

128. E. 177.

LA
LEÇON D'AMOUR,
OU
LE RIVAL COMPLAISANT,
COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE, MÉLÉE DE VAUDEVILLES,

Par MM. MERLE, BRAZIER ET OURRY;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
de la Porte-Saint-Martin, le 31 Mars 1818.



PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière
le Théâtre Français, n. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n. 6.

1818.

132038-B 

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Mad. DE MELCOURT , pro-
priétaire Mad. *St.-Amand.*
ZOË , sa fille (un peu senti-
mentale) Mad. *Florval.*
ZÉLIA , son autre fille (enjouée) . Mlle. *J. Vertpré.*
JAMES BOSTON , riche Anglais. M. *Pierson.*
CALCUTA , son domestique
nègre M. *Vissot.*
PAUL , jeune colon bien sim-
ple M. *Notaire.*
Nègres.
Négresses.

La scène se passe aux Indes.

Le théâtre représente l'intérieur d'une habitation , un treillage en ferme le fond ; sur le devant , des deux côtés de la scène , des palmiers , d'un côté la façade de la maison de Mad. de Melcourt ; de l'autre un petit pavillon qui sert de logement à James Spleen : des bancs de pierre sont des deux côtés.

LA LEÇON D'AMOUR,

OU

LE RIVAL COMPLAISANT,

Comédie vaudeville en un Acte.

SCENE PREMIERE.

ZELIA et ZOÉ.

(Elles sont occupées à des travaux domestiques.)

Air : Duo de Tom Jones.

ZOÉ.

Chaque jour double mon martyre ,
Chaque jour accroît ma langueur ;
De l'amour et de son empire
Je ne connais que la rigueur . . .
J'ai sur la bouche le sourire ,
Le chagrin au fond de mon cœur.

ZÉLIA.

Un certain jour
Sur la coudrette ,
La jeune Annette
Narguait l'amour.
Ce dieu la guette ;
Mais bientôt ce jeune tendron
Rit et s'échappe :
L'amour l'attrape ,
Et le fripon
Fait que la belle ,
Moins rebelle ,
Finit par mordre à l'hameçon.

ZOÉ.

Tu seras donc toujours folle.

ZÉLIA.

J'aurai toujours le tems d'être raisonnable.

ZOÉ.

Tu es bien heureuse d'être gaie! . . .

ZÉLIA:

Tu es bien malheureuse d'être triste.

ZOÉ.

Tu ris toujours . . .

ZÉLIA.

Tu pleures sans cesse

ZOÉ.

Il viendra un tems où tu ne riras plus.

ZÉLIA.

Moi!

Air : Traitant l'amour sans pitié.

Va , je sais un bon moyen
 Pour que la sombre tristesse ,
 Même aux jours de la vieillesse
 Ne puisse me nuire en rien.
 Dans le printems de la vie ,
 Exilons cette ennemie ,
 Par mon hiver mieux servie ,
 Quelque jour si , par hasard ,
 Revenir est son envie ,
 Je l'aurai si loin bannie ,
 Qu'elle arrivera trop tard.

ZOÉ.

Mais ma chère Zélia , je n'ai pas de raison pour être gaie ;
 confinée dans cette habitation , au fond des Indes , et n'y
 voyant aucun Européen

ZÉLIA

Ah ! mon Dieu ! je sais bien ce qui te rendrait la gaîté ;
 ce n'est pas M. Boston , cet Anglais à qui ma mère a loué ce
 pavillon.

ZOÉ.

Non sans doute.

ZÉLIA.

Eh ! non ! c'est Paul . . . ce jeune colon , si simple , si
 amoureux , qu'il te faudrait pour mari . . . Mais ma mère ne le
 veut pas ; elle lui a même défendu de revenir dans cette habi-
 tation , ainsi n'y pense plus et console-toi . . .

ZOÉ.

Cela t'est bien aisé à dire

ZÉLIA.

Eh ! bien , laisse-moi faire , Zoé ; je te ferai épouser Paul.

ZOÉ.

Mais , comment feras-tu ?

ZÉLIA.

Je n'en sais rien ; mais c'est égal . . . tu l'épouseras . . .

ZOÉ.

Oh ! tu ne doutes de rien

SCENE II.

Mad. MELCOURT, ZELIA, ZOE.

Mad. MELCOURT.

Monsieur Boston est-il rentré chez-lui ?...

ZÉLIA.

Non, ma mère, il est sorti de grand matin, comme c'est sa coutume, il a été à cheval chez le gouverneur... ah ! mon Dieu, qu'il était plaisant, avec son grand chapeau, son petit habit... son baragoin qui est si drôle... et sa figure qui est si triste !

Mad. MELCOURT.

Ma chère amie, il ne faut pas juger M. Boston avec autant de légèreté : c'est un homme probe, obligeant, qui a servi avec honneur et qui mérite de votre part plus de considération. A-t-il demandé à me parler ?

ZÉLIA.

Non, non, il a passé à côté de moi.... il a dit.... Mademoiselle.... je avais l'honneur de vous présenter.... je pouvais pas achever, et il est parti. (*Elle rit.*) Ah ! ah ! ah !

Mad. MELCOURT.

Ah ! ça, et toi, Zoé, dis-moi, qu'as-tu fait ce matin ?...

ZOE.

Ma mère, j'ai achevé de lire Paul et Virginie.

Mad. MELCOURT.

Tu l'aimes donc bien ce roman-là ?

ZOE.

Quine l'aimerait pas !

Air : *En amour comme en amitié.*

En lisant ce livre enchanteur,
Combien mon âme est attendrie !
Que de charme, que de fraîcheur !
Peut-on trop aimer Paul, trop plaindre Virginie ?
L'art offrira dans tous les tems
Les traits de ces amans fidèles :
L'amour chez eux reconnaît ses modèles,
Et la nature ses enfans.

Mad. MELCOURT.

Zoé, ma chère enfant, depuis quelque tems tu m'affliges ; je te trouve triste, rêveuse, tu n'as plus la gaieté qui convient à ton âge... vois ta sœur, elle s'en rapporte à moi du soin

de son bonheur, et ne va pas comme toi chercher des lectures qui attristent son âme....

ZÉLIA.

" Ah ! c'est bien vrai... moi, je ne lis que des livres gais. *La belle Maguelone, Jean de Paris, Dorothée et Gilblas...* Oh ! c'est celui-là qui est bien amusant !

BOSTON, *en dedans.*

Calcuta... Calcuta...

ZOÉ.

Maman, voici M. Boston.

SCENE III.

Les Mêmes, BOSTON.

BOSTON.

Calcuta.... Ma déjeuner pour tout-à-l'heure sur le champ.... aussitôt.... (*à Mad. Melcourt.*) Miledi, je avais l'honneur de vous saluer... Miss, vous aussi tout de même.

MAD. MELCOURT.

Eh ! bien, monsieur, vous êtes-vous bien promené ce matin?....

BOSTON.

Oui, beaucoup...

ZÉLIA.

Vous êtes-vous bien amusé à la promenade ?

BOSTON.

Mademoiselle, ça n'être pas per m'amuser que je me promenais, c'est que la médecin elle me l'avait ordonné.

ZOÉ.

Vous faites donc tout ce que le médecin vous ordonne ?

BOSTON.

Tout ! absolument tout ; je ne faisais pas la moindre chose sans sa permission.

Air : *Héros d'amour, touchant modèle.*

Le grand médecin qui me traite ;
Il prend bien soin de ma santé ,
Et quand il m'ordonne la diète
Je dine et soupe avec du thé.
Dans l'instant il vient de prescrire
Qu'aujourd'hui je sois sérieux ;
Mais demain je serai joyeux ,
S'il veut permettre à moi de rire.

ZÉLIA, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

BOSTON.

Mademoiselle, il était bien bouffonne, bien joviale...

ZÉLIA.

Air : *Vaud. de Colombine mannequin.*

Vous avez tort, je le confesse,
 De parler ainsi devant nous :
 Je rirais de votre tendresse,
 Si vous deveniez mon époux.
 Mylord, je dois craindre d'avance
 Qu'un jour en demandant ma main,
 Vous ne m'aimiez par ordonnance
 Du médecin.

BOSTON.

Ah ! mademoiselle, moi je faisais pas une pareille injure à vos charmes, je sentais bien que je n'avais pas besoin de la médecine pour ça... goddem !... (*à part.*) Cependant je aimais mieux le petit sérieux.

Mad. MELCOURT.

Allons, mesdemoiselles... occupez-vous d'apprêter le déjeuner...

ZOÉ.

Ma mère, voulez-vous permettre que nous déjeunions sous ce berceau ? (*à part.*) Je verrai peut-être Paul.

Mad. MELCOURT.

Oui, je le veux bien...

BOSTON, *à part.*

Bon ! ... la petite... il allait déjeuner ici !... (*haut.*) Calcuta, vous allez apporter ma déjeuner sous ce berceau.

Mad. MELCOURT, *à ses filles.*

Allez... vite...

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Air : *D'affronter les tempêtes.*

Prenez sous ce feuillage
 Un repas sans apprêts ;
 L'appétit, à votre âge,
 Est le meilleur des mets.

zoé, *à part.*

Loin de Paul, je l'éprouve,
 Les mets sont sans appas ;
 Mais près de lui, j'en trouve
 Au plus simple repas.

Ensemble.

MAD. MELCOURT.

Prenez sous ce feuillage , etc.

ZÉLIA , ZOË.

Preçons sous ce feuillage , etc.

BOSTON.

Déjeûnons sous l'ombrage ;
Nous verrons ses attraits :
Pour moi joli visage ,
Vaut mieux que les bons mets.

SCENE IV.

BOSTON , MAD. MELCOURT.

MAD. MELCOURT.

Monsieur , vous trouvez-vous bien dans le pavillon que je vous ai fait préparer ?

BOSTON.

A merveille . . . Je n'ai pas dormi du tout cette nuit ; mais c'était pas le faute du lit. J'ai oublié de coucher moi , pour lire le grammaire.

MAD. MELCOURT.

Eh ! bien , commencez-vous à entendre quelques mots de français ?

BOSTON.

Au contraire , c'est que je ne commençais pas du tout . . . Sans Calcuta , je pourrais presque pas dire autre chose que le nécessaire ; comme je ai faim , je ai soif , comment se portez-vous ?

MAD. MELCOURT.

Il y a pourtant un mois que vous êtes ici , et ma conversation . . .

BOSTON.

Air : L'amour a gagné sa cause.

Il faut que le Français pour nous
Soit difficile à saisir vite ,
Car à bien des gens , voyez-vous ,
Je appris l'anglais tout de suite.
Comme moi , l'écolier soudain ,
Discute , raisonne , harangue ;
Demandez à mon médecin ,
A qui j'ai montré ma langue.

MAD. MELCOURT.

Cependant , vous aimez à causer avec mes filles , et même

depuis quelque tems , j'ai cru m'appercevoir que Zoé ne vous était pas indifférente.

BOSTON.

Comment, milédi, c'était que depuis quelque tems que vous vous en êtes apperçue ?... eh ! bien, moi, ce était que depuis tout-à-l'heure, eu promenant moi sur la grande route.

MAD. MELCOURT.

Comment, monsieur ?

BOSTON.

Oui, je me étais dit : Boston . . . tu avais parcouru toute l'Europe . . . tu avais été chéri des plus belles lédies de l'Angleterre, tu étais toujours resté froid, tranquille, calme . . . et c'était un petit minois chiffonné de créole qui te faisait tourner le tête dans le fond de l'Inde . . .

MAD. MELCOURT.

Mais, monsieur . . . si vous craignez que ma fille . . .

(*Ici Zélia paraît.*)

ZÉLIA.

On parle de mariage, écoutons.

BOSTON.

Au contraire, je craignais pas du tout . . . je vous demandais la main de votre aimable Zoé.

MAD. MELCOURT.

Comme vous y allez . . . mais lui plaisez-vous ?

BOSTON.

Moi, je savais pas si je lui plaisais. D'ailleurs, je croyais que cela il n'être pas nécessaire pour le mariage.

MAD. MELCOURT.

C'est ce qu'il faut tâcher de savoir.

BOSTON.

Je suis riche . . . très-riche, et je mettrai mon fortune à ses mains . . .

MAD. MELCOURT.

Comment ! à ses mains ?

BOSTON.

Non, je voulais dire à ses pieds.

MAD. MELCOURT.

Monsieur, prenez y garde, voire fortune serait le moindre de vos avantages auprès de ma fille.

Leçon d'amour.

B

BOSTON.

Mais si vous êtes sa mère... si vous lui ordonnez de me marier...

MAD. MELCOURT

De vous marier?... vous voulez dire de vous épouser.

BOSTON.

Oui, je voulais dire de me épouser.

MAD. MELCOURT,

Air : *Il faut réfléchir.*

Il faut réfléchir

A loisir

Quand de bien choisir

On a le désir ;

Il faut réfléchir

A loisir,

Pour d'autres surtout quand l'on doit choisir.

BOSTON.

De tout plaisir, un docteur peu traitable

A privé moi depuis un mois entier.

Ah ! laissez-moi, maman, plus charitable

Me marier pour me désennuyer.

ZÉLIA, *à part.*

Allons prévenir Zoé et Paul du projet de M. Boston.

MAD. MELCOURT.

Il faut réfléchir, etc.

BOSTON.

Pourquoi réfléchir

A loisir

Si de bien choisir

On a le désir,

Pourquoi réfléchir

A loisir ?

C'est sans réfléchir

Que je veux choisir.

Ensemble.

(Zélia rentre dans l'habitation avec sa mère.)

SCENE V.

BOSTON, *seul.*

La mère madame de Melcourt elle était charmante beaucoup. Goddem ! j'étais bien aise de lui avoir parlé. Mais ce était bien moins facile pour le fille... Il faut prendre des forces, se monter la tête... Calcuta ? mon thé... Cependant il ne me restait plus qu'à plaire, comme dit madame Melcourt.

Je avais une idée pour plaire, que je emploierai si la médecin il le permet... Calcuta ?

SCENE VI.

BOSTON, CALCUTA.

Que veut Mylord ?

CALCUTA.

Ma déjeuner.

BOSTON.

Que mangera Mylord ?

CALCUTA.

BOSTON.

Imbécille, animal, hête !.. Je mangerai rien, je boirai le thé seulement ; vous savez que c'était mon jour de diète.

CALCUTA.

Ah ! c'est vrai, je l'avais oublié ; mais. cependant, vous venez de me dire tout-à-l'heure que vous aviez un grand appétit.

BOSTON.

C'est vrai ; mais c'est égal.

Air du Ménage du Garçon.

Je me sens une faim terrible ;
 Mais puisque le docteur a dit :
 « Que manger me serait nuisible , »
 Je dois plus avoir appétit.

CALCUTA.

Mais avec ce genre de vie ,
 Vous courrez le danger certain
 De guérir de la maladie,
 Et de mourir du médecin.

BOSTON.

C'est bon, c'est bon... Si je mourais, ça me regardait.

(*Calcuta apporte le thé.*)

SCENE VIII.

BOSTON , CALCUTA , ZOÉ , ZELIA ; elle apporte deux déjeûners.

ZILIA , ZOÉ.

Air : *Cueillons , cueillons les cerises nouvelles.*

Viens donc , ma sœur , cet abri favorable ,
Par sa fraîcheur nous offre mille appas :
Si l'appétit fait les frais de la table ,
Que le plaisir soit aussi du repas.

zoÉ , *prenant un panier.*

Air : *Fatigué de si longue route.*

Il faut pour toute la semaine ,
De fruits remplir notre panier.

SCENE VIII.

Les Mêmes , PAUL , *entrant sans être vu.*

PAUL , *continuant l'air.*

Pour leur éviter cette peine ,
Gagnons le haut de ce palmier.

(*Il monte.*)

ZÉLIA , *apercevant Paul.*

Monte vite , ma chère amie ,
Sur le palmier que tu vois là ;
Tu trouveras , je le parie ,
Quelque chose qui te plaira.

zoÉ *monte sur le palmier , et aperçoit Paul.*

Ah !

BOSTON.

Ah ! quelle imprudence !.. Mademoiselle , attendez , attendez. (*Il veut aller au pied de l'arbre.*)

zoÉ , *à Boston.*

Non , non , Monsieur , restez : ma sœur suffit pour assurer l'échelle. (*à part.*) Imprudent ! si l'on t'apercevait !

zoÉ.

Ah ! Monsieur , que je suis fâchée de la peine que je vous donne !

BOSTON , *de sa place.*

Trouvez-vous quelque chose là-haut ?

zoÉ , *embarrassée.*

Oui , oui.

ZELIA , *riant.*

Ah ! Monsieur , que vous êtes plaisant comme ça .

BOSTON .

Qu'est-ce que vous trouvez de drôle , Mademoiselle ? . Je n'aimais à rendre service .

ZELIA .

Ah ! oui , vous êtes bien obligeant .

PAUL , *toujours dans l'arbre .*

Ma bonne petite Zoé .

Air : *Daignez m'épargner le reste .*

Laisse-moi cueillir un baiser !

BOSTON .

Mademoiselle du courage . . .

PAUL .

Tu ne peux pas me refuser .

BOSTON

En rester là serait dommage . . .

PAUL *embrasse Zoé .*

Enfin je le tiens malgré toi .

BOSTON .

A cueillir ces fruits soyez leste ;
Votre panier est plein , je croi :
Allons , descendez , croyez-moi ;
Demain on cueillera le reste .

ZOÉ , *descendant .*

Bien , c'est fait .

ZÉLIA , *bas à Zoé .*

Pendant que tu vas causer avec Paul , je vais tâcher de distraire monsieur Boston .

ZOÉ , *faisant passer Paul .*

Tiens , passe vite pendant qu'on ne te voit pas .

PAUL .

J'avais une peur qu'il ne m'aperçût ! . .

ZOÉ .

Et moi , donc !

ZOÉ , *à Boston .*

Vous ne buvez pas ; convenez que vous faites un drôle de déjeuner .

BOSTON .

Ça était assez mon habitude . . . Calcuta , de l'eau au thé .

zoÉ, *donnant à Paul une jatte de lait.*

Air de la belle Marie.

Tiens, Paul, prends ce laitage
Par ma main apprêté...

BOSTON, à Zélia.

Miss, moi, je vous engage
A partager mon thé.

PAUL, à Zoé.

Les fruits que ta main me présente,
Pour moi vont doubler de saveur.

ZÉLIA.

Monsieur, je suis votre servante ;
Votre déjeuner me fait peur...

SCENE IX.

Les Mêmes, CALCUTA.

CALCUTA.

Monsieur, le docteur vient d'arriver ; il demande à vous parler.

BOSTON.

Le docteur ! Il fallait y aller sur le champ. Mesdemoiselles, je avais quelque chose à dire à vous... Mais le docteur y doit passer avant tout.

ZILIA.

Allez, Mylord, ne vous gênez pas.

PAUL, à part.

Non, ne vous gênez pas.

Reprise de l'air.

zoÉ, à part.

Paul, cède à ma prière ;
Tu reviendras ce soir ;
Tu sais bien que ma mère
Me défend de te voir.

PAUL, à Zoé.

Je pars avec mystère,
Mais je garde l'espoir,
Que je pourrai ma chère,
Te retrouver ce soir.

ZÉLIA , à Boston.

Un médecin sévère
Vous donne quelqu' espoir ;
Femme vive et légère
Aurait plus de pouvoir.

BOSTON , à part.

Ce médecin j' espère
Aura quelque pouvoir ;
Son talent salutaire
Me donne un grand espoir.

(Boston rentre avec Calcuta.)

SCÈNE X.

ZELIA , ZOÉ , PAUL.

ZELIA.

Le voilà parti ! J'ai bien des choses à vous dire... Mon pauvre Paul , on conspire contre toi.

PAUL.

Comment ?

ZELIA.

Je suis arrivée tout - à - l'heure , comme ma mère parlait à M. Boston.

PAUL.

Je ne vois pas un grand mal à ça ; autant parler avec lui qu'avec un autre.

ZELIA.

Oui , mais c'est qu'il était question de toi.

PAUL.

Alors , cela change de thèse.

ZOÉ.

Eh ! que disait-on de lui ? Point de mal , j'espère : il n'y en a pas à dire... Paul est un honnête garçon.

PAUL.

Pour ça , je suis connu.

ZELIA.

Eh bien ! Milord demandait Zoé en mariage , et ma mère la lui a accordée.

PAUL.

Si c'est vrai... par exemple !

ZOÉ.

Ah ! mon dieu ! mon dieu !... qu'est-ce que j'ai donc fait à M. Boston ?

ZELIA.

Allons, les voilà qui pleurent à présent ; est-ce que je ne suis pas là, moi?...

ZOÉ.

Oui, qu'est-ce que tu feras ?

ZELIA.

Je ferai manquer le mariage.

ZOÉ.

Toi ?

ZELIA.

Oui, moi... Allons, vous n'êtes que des enfans.

Air de Marianne.

Moi je ne vois rien qui m'arrête,
 Oui, tout ira selon mon gré,
 J'ai mis votre hymen dans ma tête,
 Avant peu je réussirai :
 Selon vos vœux
 Pour être heureux,
 Vous avez bien ce qu'il faut tous les deux.
 Rempli d'ardeur,
 Paul dans ton cœur
 Voit un trésor
 Qui vaut mieux que de l'or ;
 Ma sœur aussi dans sa conquête,
 Trouve le plus précieux bien,
 Ainsi, quoique vous n'avez rien,
 Votre fortune est faite.

ZELIA.

J'entends monsieur Boston qui vient de ce côté, rentrez tous les deux, et soyez prêts à paraître dès que j'aurai besoin de vous.

(*Paul sort et Zoé rentre.*)

SCENE XI.

ZELIA, BOSTON, CALCUTA.

BOSTON.

Ah ! je étais fort contente, la médecine, il venait de me dire que je étais guérie.

CALCUTA.

Mais, il y a deux mois que je vous le dis, moi.

BOSTON.

Oui, mais tu étais pas un docteur, toi !

CALCUTA.

Ah ! ça... non.

BOSTON.

Oui, il m'avait dit que je serais jamais malade, si je chassais mon noir.

CALCUTA.

Comment, monsieur, vous me chassez ?

BOSTON.

Qui te disait que je te chassais... bête ?

CALCUTA.

Dame, si vous chassez votre noir... je ne suis pas blanc.

BOSTON.

Mon noir ! mon noir !... mon mélancolie, mon tristesse, et pour faire il me ordonnait de marier moi sur-le-champ, ce que je vais faire tout de suite.

CALCUTA.

Vous avez donc une femme toute prête ?

BOSTON.

Oui, mademoiselle Zoé.

CALCUTA.

Et vous êtes sûr qu'elle vous aime ?

BOSTON.

Eh ! non, imbecille ; elle peut pas encore aimer moi, puisque je ne lui ai pas encore fait ma déclaration.

CALCUTA.

Oh ! bien ! s'il ne s'agit que de cela.

BOSTON.

Ce était assez embarrassant, parce que je savais pas encore bien les mots de la tendresse française. (*Zélia rit aux éclats.*) Quel est donc l'insolent qui rit de moi ?*ZÉLIA, approchant.*

Ah ! mylord, que vous devez être plaisant, quand vous parlez d'amour.

BOSTON.

Ah ! c'est la petite sœur. Mademoiselle, vous trompez vous fort, car je en parle très-sérieusement ; et mon médecin il m'ordonne de marier moi, pour me guérir tout-à-fait.

ZÉLIA.

Et vous êtes disposé à suivre l'ordonnance ?

BOSTON.

Beaucoup... fort...

Leçon d'amour.

C

Air: *Vaud. de Sophie.*

La recette, elle était fort bonne,
Et le docteur beaucoup savant,
Car le remède qu'il m'ordonne
Guérit la tristesse à l'instant.

ZÉLIA.

Je respecte un docteur si sage,
Mais je vous le dis sans détour,
Je croyais que le mariage
Ne guérissait que de l'amour.

BOSTON.

Ah ! le petite, elle était toujours folle !

ZÉLIA.

Ainsi, vous épousez dès demain.

BOSTON.

Oui, demain.

ZÉLIA.

Air: *Vers le temple de l'hymen.*

Vous devenez amoureux,
Et grace au dieu de Cythère,
Soudain votre caractère
Se montre moins sérieux.
A ma sœur vous croyez plaire,
Vous triomphez de ma mère,
Je ne vous suis plus contraire,
Ah ! monsieur, que de succès !
Quoi ! dans la même journée,
Votre flamme est couronnée,
C'est aller comme un français.

BOSTON, *prenant Calcuta à part.*

Calcuta, il me vient une bonne idée. Je serai moins timide avec le petite sœur ; je vais essayer une déclaration ; tu diras à moi si je dis bien.

CALCUTA.

Oui, monsieur.

BOSTON.

Mademoiselle, je aime vous...

ZÉLIA.

Comment ! vous m'aimez ! ce n'est donc plus ma sœur ?

BOSTON.

Ce était un essai, voyez-vous.

ZÉLIA.

Ah ! j'entends ; monsieur fait une répétition.

BOSTON.

Mademoiselle, je aime vous avec... goddem je sais plus avec quoi je aime... Calcuta...

CALCUTA, *le soufflant.*

Avec passion.

BOSTON.

Ce être ça. Je aime vous avec passion.... avec modération...

CALCUTA.

Ce n'est pas ça, monsieur, avec ivresse au contraire.

BOSTON.

Ah! oui, oui, avec ivresse au contraire.. Je attends de vous.... Qu'est-ce que je attends, Calcuta.

CALCUTA.

Un retour favorable.

BOSTON.

Yes, yes.... un retour.... favorable, et si vous l'accordez à moi, je serai ... Qu'est-ce que je serai, Calcuta ?

CALCUTA.

Vous serez....

ZÉLIA.

Un drôle de mari. Croyez-moi, restez-en là.

BOSTON.

Goddem! va-t-en... tu souffles moi trop mal. (*Calcuta sort.*) Je vais plutôt faire l'amour avec ma grammaire.

SCENE XII.

BOSTON, ZÉLIA.

BOSTON, *tirant son livre.*Attendez, miss, je vais chercher le conjugaison. *Ysove*, j'aime. *Ysove you*, j'aime vous.....

ZÉLIA.

Comment donc, le rudiment en déclaration!..... mais ça ferait tourner la tête à ma sœur!

BOSTON.

Ce petit railleuse il moqué moi. Je crois, je connaissais pas bien le manière pour faire lé amour à le française; mais je connaissais bien le manière pour faire à le anglais; rien il était si facile. Je arrivais à London dans une grande repas; je mettais moi auprès d'une dame, je le regardais pas; à la première service, je regardais pas non plus... à la troisième, je lui parlais pas, viendrait le vin de Champagne, je parlais pas davantage, mais je donnais à elle à boire; nous trinquer ensemble, et je disais:

miledy, jé avais l'honneur de boire à le santé de vous. Le dessert il arrivait... oh! alors, ce était bien charmant, les dames ils se en allaient, lé hommes ils restaient à lé table, ils bouvé le *Champagne*, la *Porto-Wien*; et quand ils avaient la tête toute pleine de punch, alors ils étaient bien gais : je allais trouver le dame, je disais : miledy, je étais bien charmé d'avoir eu vous pour mon petit société, vous il avoir une conversation qu'était bien aimable; le dame alors il trouvait que le gentleman il était fort charmant ; je prenais ma chapeau, je fesais le tour de lé salle, je parlais à personne, je en allais moi ; le lendemain, je reviendrais, je fesais encore le même chose ; et je donne à vous ma parole d'honneur que, au bout de quinze jours, les dames ils aimaient moi comme une diable...

ZÉLIA.

Savez-vous, monsieur, que c'est une manière charmante de faire l'amour.

BOSTON.

Nous autres Anglais, nous étions comme ça... et nous avons encore bien d'autres moyens de séduction.

Air : *Voilà la manière.*

Dans une taverne
Être bon buveur,
Quand quelqu'un nous berne,
Être bon boxeur...
Avoir un jokey
Que chacun distingue à la course ;
Courir en bokey,
Vingt fois par jour vider sa bourse,
C'est en Angleterre
Le train d'un seigneur ;
Voilà la manière
De gagner un cœur.

ZÉLIA.

Chez nous, ce n'est pas tout-à-fait comme ça.

Même air.

Pour nous plaire en France
Il faut qu'un amant
Soit sans négligence,
Toujours prévenant ;
Qu'il fasse sans cesse
Une idole de sa maîtresse,
Surtout qu'il s'empresse
A l'assurer de sa tendresse ;
Qu'il sache se taire
Au sein du bonheur :
Voilà la manière
De gagner un cœur.

BOSTON.

Ah ! oui ; mais je voyais qu'il était pas aisé per un Anglais, de plaire à un Française.

ZÉLIA.

Ah ! monsieur, vous auriez besoin de prendre des leçons.

BOSTON.

Je entends bien.... des leçons d'une Française, je étais sûr que je profiterais beaucoup. (*Ici Paul entre en scène.*)

SCENE XIII:

Les Mêmes, PAUL.

ZÉLIA, *riant.*

Oui, avec ça, vous avez des dispositions. (*Ici paraît Paul.*) Et tenez, sans aller plus loin, voici Paul qui serait bien capable de vous former ; c'est le plus aimable garçon de la colonie.

BOSTON.

Quoi ! cette petite bonhomme il était le plus aimable, je m'en étais pas douté....

ZÉLIA, *à Paul.*

Fais ce que monsieur t'ordonnera. Je vais chercher Zoé.
(*Elle sort*)

SCENE XIV.

BOSTON, PAUL.

BOSTON.

Approchez, mon petite bonhomme....

PAUL, *à part.*

Tiens, son petit bonhomme....

BOSTON.

Il paraîtrait que vous étiez amoureux, mon ami....

PAUL.

Oui, allez.... je le suis, et d'une fière force encore....

BOSTON.

Eh bien, mon ami, ça était comme moi, je le étais aussi.... beaucoup sans que cela paraisse.

PAUL, *soupirant.*

Eh bien, chez moi.... ça paraît.

BOSTON.

Ami, je étais amoureux fort d'une femme charmante.... que je voulais épouser.

PAUL, *à part.*

Je ne le sais que trop.

BOSTON.

Mon ami, vous pouvez me rendre un grand service....

PAUL, *un peu brusquement.*

Quest-ce que c'est?

BOSTON.

Ma maîtresse il allait venir tout-à-l'heure....

PAUL, *de même.*

Eh bien, qu'est-ce que ça me fait?

BOSTON.

Ecoutez....

PAUL, *de même.*

C'est ça, vous voulez que je m'en aille pour vous laisser seul avec elle.. .

BOSTON.

Non, non, au contraire... c'est per rester.

PAUL.

Qu'est-ce que je ferai, moi, là?

BOSTON.

Je voudrais que vous fissiez ma déclaration....

PAUL, *surpris.*

Comment! votre déclaration?

BOSTON.

Oui, une petite scène de amour, per que je voyais comment il fallait s'y prendre pour dire à sa maitresse que on l'aimait...

PAUL.

Par exemple, voilà du nouveau.

BOSTON.

Rendez-moi cette petite service....

PAUL, *à part.*

Ma foi, profitons de l'occasion. (*haut.*) Faudra-t-il pousser la déclaration un peu loin?... faudra-t-il l'embrasser?

BOSTON.

Yes, yes.... il faudra embrasser...

PAUL.

Je suis votre homme, monsieur.... (*à part.*) J'embrasseraï Zoé.

BOSTON.

Air : *Vent brûlant d'Arabie.*

Tu vas peindre à ma belle
Ma tendre émotion ,
Tu vas faire auprès d'elle
Ma déclaration.

PAUL, *sautant.*

Je remplirai, j'espère ,
Un devoir aussi doux ,
Tout ce qu'il faudra faire ,
Je le ferai pour vous.

BOSTON.

Silence ! on approchait.

SCENE XV.

BOSTON, PAUL ; ZOË.

ZOË, *arrivant.*

Monsieur, on m'a dit que vous me demandiez..... (*apercevant Paul.*) Ciel ! Paul ici !....

PAUL, *à part.*

Quel bonheur ! la voilà !

BOSTON.

Je vous demandais bien pardon de vous avoir dérangée. . .

ZOË.

Que me voulez-vous ?

BOSTON.

Je avais une grâce à vous demander.

ZOË.

Parlez, monsieur.

BOSTON.

C'était une preuve d'amour que je exigeais....

ZOË.

Une preuve d'amour ?

BOSTON.

Oui, oui, je voulais que ce petit jeune homme il vous faisait
la cour un petit moment....

ZOË, *gaiement.*

Comment Paul ?

BOSTON.

Ne refusez pas, je vous en prie ; je saurai beaucoup de gré
infiniment.

ZOÉ.

Air vaudeville de Frosine.

Guidez-moi, Monsieur, en ce jour ;
 Si Paul me parle de sa flamme,
 Faut-il y répondre à mon tour ?
 Permettrai-je ce qu'il réclame ?
 Si tout bas il prétend causer,
 Faut-il que je sois peu sévère ?
 Enfin s'il voulait plus ôser,
 Faut-il le laisser faire ?

BOSTON.

J'étais là pour voir tout...

ZOÉ, *à part.*

Il est complaisant.

PAUL, *à part.*

Oh ! le bon petit monsieur...

BOSTON, *à Zoé.**Air duo d'Elisca.*

Je vais me cacher vite ;
 Commencez votre entretien.

PAUL.

Bien, bien.

ZOÉ.

Vous verrez par la suite
 Que je ne néglige rien.

PAUL.

Bien, bien.

zoé, *s'approchant de Paul.*

Je ne sais pourquoi je tremble
 Dans un moment aussi doux !

PAUL.

Ah ! quel plaisir d'être ensemble
 Sans craindre un regard jaloux.

zoé.

Quelle ivresse, quand on s'aime ;
 De le dire tous les deux.

PAUL.

Zoé, mon amour extrême
 Doit être peint dans mes yeux ?

zoé.

Dans les miens tu lis de même.

BOSTON, *à part.*

Ça marchait on ne peut mieux.

PAUL, à Zoé.

Souffre que je t'embrasse,
Puisque monsieur le permet.

ZOÉ, se débattant.

Non, Paul, finis, de grâce.
Monsieur nous embarrasse :
Au près de moi sois discret.

PAUL.

La contrainte me lasse,
Et la gêne me déplaît.

SCENE XVI.

Les Mêmes, ZELIA.

ZELIA, entrant précipitamment.

Eh bien ! Monsieur, et votre déclaration ?

BOSTON.

Chut !... taisez-vous, je prenais une leçon.

(Suite du duo.)

PAUL.

Je te fais le serment
De te chérir toute la vie.

ZOÉ.

Zoé t'en jure autant :
Tu peux compter sur ton amie.

PAUL.

Aveu flatteur !

ZOÉ.

Il part du cœur.

PAUL.

Ah ! quel bonheur !

ZOÉ.

Vois ma tendresse.

PAUL.

Vois mon ivresse.

Ah ! permets-moi de t'embrasser ;
Tu ne saurais me repousser :
Quand ton amant t'en presse,
Zoé, tu ne peux balancer.

Leçon d'amour.

D

BOSTON.

Je vois comme il faut embrasser ;
Rien ne peut plus m'embarrasser :
J'aurai bien plus d'adresse
Quand il faudra commencer.

ZELIA, *riant.*

Ah ! ma sœur se laisse embrasser.
Monsieur , on ne peut se lasser
D'admirer votre adresse ;
Vous venez de vous surpasser.

ZOÉ.

Dois-je me laisser embrasser ?
Paul , je devrais te repousser ;
Je cède a ta tendresse,
Je ne peux plus balancer.

*(Il l'embrasse.)**Ensemble.*

SCENE XVII.

Les Mêmes, Mad. DE MELCOURT, CALCUTA.

MAD. DE MELCOURT.

Eh bien ! Messieurs , que vois-je ! Paul avec Zoé.

BOSTON.

Oui, oui, taisez-vous... c'est moi.

MAD. DE MELCOURT.

Comment !... vous souffrez...

BOSTON.

Je souffrais pas... c'était mieux encore, puisque je voulais.

MAD. DE MELCOURT.

Vous voulez qu'on embrasse votre future ?

BOSTON.

Puisque ça était per apprendre , ce était moi qui épousais...
je étais maître de faire comme je le entendais...

PAUL ET ZOÉ.

Air de Folie et Raison.

Ah ! ne grondez personne ,
Nous avons tous raison ;
A monsieur ce jour donne
Une bonne leçon.

BOSTON.

Faire l'amour à la française
Était le diable sur ma foi :
C'était perquoi j'étais bien aise
De le voir faire devant moi.

ZOÉ ET PAUL.

Ah ! ne grondez personne ,
Nous avons tous raison ;
A monsieur ce jour donne
Une bonne leçon.

ZELIA.

Ah ! ne grondez personne ,
Tous les deux ont raison ;
A monsieur cela donne
Une bonne leçon.

BOSTON.

Ah ! ne grondons personne ,
Tous les deux ont raison ;
Et leur zèle me donne
Une bonne leçon.

MAD. DE MELCOURT.

Ah ! ne grondez personne ,
Tous les deux ont raison ;
A monsieur cela donne
Une bonne leçon.

Ensemble.

Comment, monsieur, c'est vous qui sollicitez pour eux ?...

BOSTON.

Oui, madame, je devais avouer que ce était parti de là. (*Il montre sa tête.*)

PAUL, *à part.*

Pour un futur époux, ça promet.

MAD. DE MELCOURT.

Mais, Paul, expliquez - moi donc comment je vous trouve ensemble ? Ma foi, monsieur, j'admire votre complaisance ! Et vous, mademoiselle, vous vous êtes prêtée à cela.

ZOÉ.

C'est bien naturel...

Air de Primerose.

Ma mère, à tout ce que j'ai fait
Vous ne trouverez rien à dire :
Ma sœur avait l'air satisfait,
Et monsieur était en délire ;
Paul éprouvait bien du plaisir,
Mon ivresse était sans seconde ;
Comment refuser d'obéir
Quand on contente tout le monde ?

MAD. DE MELCOURT.

Allons, je vois qu'il n'y a de la faute de personne ; mais avouez, Monsieur, que vous êtes un rival bien complaisant !

BOSTON.

Qu'est-ce que c'est qu'un rival ?

ZELIA.

Dame , monsieur , c'est...

BOSTON.

Eh bien ! ce était...

ZOE.

C'est une personne que l'on préfère à une autre...

BOSTON.

Alors , il paraîtrait que miss Zoé elle préférerait le petit Paul à moi.

PAUL.

Oui , Monsieur , comme vous dites.

BOSTON, *en colère,*

C'est bon , c'est bon... Que Mademoiselle elle épouse le petite bonhomme si elle voulait ; per moi , puisque le docteur il a ordonné à moi le mariage , je offrirai mes vœux à mademoiselle Zélia , si cela lui faisait plaisir...

ZILIA.

Comment , Monsieur , à moi ? Oh ! il y a trop peu de rapport entre nous.

Air : Il faut de la santé pour deux.

Vous êtes sombre par système ;
Je suis folle par sentiment.
Votre humeur est toujours la même ;
Et moi , j'en change à tout moment.
D'un rien vous vous laissez abattre ;
Tout me paraît selon mes vœux.
Vous êtes triste comme quatre ;
Moi , j'ai de la gaieté pour deux.

BOSTON.

C'était bien mon compte , vous en aurez pour moi ; et pour me venger du petit sœur , si milady la marie à Paul , je me charge de la dot.

PAUL , à Zoé.

Est-il bon , est-il bon ?

MAD. DE MELCOURT.

Comment vous résister , monsieur...

ZOE.

Ah ! monsieur , souffrez que notre reconnaissance...

BOSTON.

C'est pas la peine.

MAD. DE MELCOURT.

Tant de générosité. (*Tout le monde l'entoure et le remercie.*)

BOSTON, ému.

Allons, allons, finissez, je allais presque pleurer, et ce n'était pas dans le ordonnance du mariage pourtant... Je veux rire fort, beaucoup... (*Montrant Paul.*) Le petit bonhomme a montré à moi à faire l'amour, il me montrera à faire le gâté.

VAUDEVILLE.

Air vaud. des Scytes et des Amazonnes.

ZOÉ.

En vain, avec nous, de finesse,
L'homme voudrait lutter encor;
Tout cède au pouvoir de l'adresse,
Même le pouvoir du plus fort. (*bis.*)
Soumis par ruse au plus faible des êtres,
Messieurs, ici nous vous garantissons
Que, dans cet art fussiez-vous passés maîtres, (*bis.*)
De nous toujours vous prendrez des leçons.

PAUL.

Le vieil Orgon est de Nicette
L'époux, par un choix singulier;
Mais, hélas! près de la fillette
Mon barbon n'est qu'un écolier.
Le pauvre Orgon le fait très-bien connaître:
Car lorsqu'il veut instruire ce tendron,
Il reste court: et l'on voit que le maître
Depuis long-tems n'a donné de leçon.

BOSTON.

D'être instruit, moi, je me fais gloire:
D'un savant j'appris à bâiller,
D'un musicien j'appris à boire,
Et d'une danseuse à payer;
J'appris, chez nous, à manger comme quatre,
Chez un banquier à mal placer mes fonds,
Chez les Français j'appris à me bien battre;
Enfin partout j'ai reçu des leçons.

ZÉLIA , au public.

A vos yeux , cette œuvre légère ,
Présente une leçon d'amour ;
Mais nous craignons que le parterre
Ne nous en donne une à son tour.
Qu'il nous épargne au moins la pénitence ;
A ses avis d'avance nous cédon :
Car c'est toujours de bonté , d'indulgence
Qu'il vient ici nous donner des leçons.

FIN.